**Maurice Merleau-Ponty et la notion de corps**

**N’dré Sam Beugré[[1]](#footnote-1)**

**Résumé** - Cet article dialogue avec les principaux postulats phénoménologiques du philosophe Maurice Merleau-Ponty, faisant référence à la notion de corps dans une perspective contemporaine. Un tel regard symbolise une nouvelle compréhension du sujet comme lui-même et comme une véritable multi-dimensionnalité ouverte aux autres. Au fil du récit, une représentation du corporel est proposée qui permet de prendre ses distances avec les conceptions classiques qui installent le corps comme structure technique et comme production nécessaire à la circulation des images du quotidien. Qu'est-ce qu'être un corps ? Question et argumentation de Merleau-Ponty pensée à partir du rapport substantiel entre l'homme, la vie quotidienne et l'expérience de l'être-au-monde.

**Mots-clés** : phénoménologie ; corps ; subjectivité ; vivre ; Merleau-Ponty

**Abstract** - This article dialogue with the main phenomenological postulates of the philosopher Maurice Merleau-Ponty, relating to the concept of the body from a contemporary perspective. Such a view symbolizes a new understanding of the subject as himself and a true multidimensionality open to others. As the plot develops, it is proposed to depict the body, which allows you to distance yourself from the classical concepts that install the body as a technical structure and as a production necessary for the circulation of everyday images. What does it mean to be flesh? Merleau-Ponty's question and argument from the substantial relationship between man, everyday life and the experience of being-in-the-world.

**Keywords**: phenomenology; the body; subjectivity; live; Merleau Ponty

Quand on pense traditionnellement au corps, on pense à des disciplines différentes, sans lien explicite entre elles. Situation qui s'expliquerait à partir de la diversité des définitions du corps, en tant que matière biologique, psychologique, historique, artistique, culturelle, pour n'en citer que quelques-unes. Le corps est désigné à la fois par les sens physiques-réels et émotionnels-culturels-sociaux. La modernité a aussi fait des approches du corps à partir d'études sur le conscient et l'inconscient, à travers son rapport aux lieux et aux biographies, avec son lien avec la pornographie, la politique, et à partir de notions et conceptions philosophiques qui osent des réalités et des définitions apparemment concluantes, et qui sans doute deviennent des pratiques d'exclusivités disciplinaires.

En outre, il est fait référence à des approches différentes des valeurs idéologiques, des sensations et des émotions, ainsi que des perceptions. C'est au regard de ces aspects que la phénoménologie merleau-pontienne assume le corps comme dépassement du savoir scientifique disciplinaire, dans la mesure où il contribue à la compréhension de son existence, à l'évaluation de sa subjectivité et à la résinification de son expérience temporelle. Selon Merleau-Ponty, « chaque présent capte pas à pas, à travers son horizon du passé immédiat et du futur proche, la totalité du temps possible » (Merleau-Ponty 1987, p. 107). C'est l'existence et l'expérience que nous trouvons dans le corps en nous connectant au monde, et c'est le monde qui se révèle à travers le corps. En d'autres termes, l'existence est en correspondance avec le corps lui-même, à partir du moment où il se manifeste entre et avec les choses comme manière de s'incarner dans le monde. La chair (incarner) signifierait pour le philosophe français une sorte de transit entre le tangible et l'intangible des choses. Le corps/l'homme, s'il y a une dimension tangible, il y a aussi une dimension intangible. Cette apparente dualité n'est pas telle. Le corps/homme forme un continuum avec ses deux dimensions. C'est comme la pièce de monnaie qui, parce qu'elle a deux faces, n'est pas considérée comme deux choses différentes. Les deux côtés sont la même pièce. Pour expliquer cela, Merleau-Ponty introduit l'idée de viande. Selon l'auteur, le corps serait le lieu de la chair. C'est-à-dire que c'est le corps où le phénomène de la chair devient évident.

**Le corps phénoménologique, qu'est-ce que l'expérience du corps ?**

Le monde est en nous autant que nous sommes dans le monde, c'est une relation de co-origine constante ; on se donne au monde autant qu'il rend à l'un : « et les autres sont compris » (Merleau-Ponty 1996, p. 417). Autrement dit, puisque nous parvenons à établir une participation commune, une communauté de corps, c'est que nous pouvons nous soutenir dans les autres autant qu'ils se soutiennent dans un seul, puisque nos corps sont compris dans un rapport de communion corporelle, une sorte de l'incarnation a co-répondu aux autres.

En dialogue avec Merleau-Ponty, que pourrait être un corps ? Dans pratiquement toute la littérature du philosophe, la notion de corps - implicite ou explicite - renvoie successivement à la supposition d'opacité qu'a l'être corps dans le contemporain. De plus, cette manière de devenir un corps dans l'oubli permanent, éloigne le sujet du monde et de son corrélat existentiel comme être-au-monde. Qu'il énonce une approche de la notion de corps : « Au moment même où je vis dans le monde, que je me consacre à mes projets, mes occupations, mes amis, mes souvenirs, je peux fermer les yeux, m'allonger, écouter mon sang battre à mes oreilles, me fondre dans un plaisir ou une douleur, m'enfermer dans cette vie anonyme qui sous-tend ma vie personnelle. Mais précisément parce qu'il peut être fermé au monde,

Le corps phénoménologique laisse apparaître le monde et se constitue comme dans le monde. Un corps phénoménal, un corps potentiellement conscient de son existence dans le ressenti, autrement dit un phénomène de sensations qui permet de ressentir et d'ouvrir le monde comme possibilité d'y entrer et d'en faire partie. Que voyons-nous du monde, c'est-à-dire voyons-nous le monde ? Il semble que ce corps exige qu'il apprenne à voir, à se voir dans et pour le monde. Pour reprendre les mots de Merleau-Ponty,

reconnaître sous le nom de regard, de main et, en général, de corps, un système de systèmes voués à l'inspection d'un monde, capable de franchir les distances, de pénétrer le futur perceptif, de dessiner dans l'inconcevable simplicité de l'être, des trous et des reliefs, des distances et des détours, un sens (Merleau-Ponty 1953, p. 75).

C'est-à-dire, une sorte de correspondance entre le corps et le monde, qui présuppose, d'une part, qu'il y a dans le corps lui-même une unité de co-appartenance entre les cinq sens, et d'autre part, entre ceux-ci et le mouvement. Une forme d'habiletés sensorimotrices qui s'exprime couramment par des gestes et des mots. Aún más, podríamos afirmar -en este contexto- que vemos sonidos y tocamos colores en la medida que dichos sonidos y colores, “retumban” o repercuten en nuestro particular modo de existencia y, por tanto, en nuestro ser cuerpo como estar-en- le monde.

Michel Henry, phénoménologue et référence fondamentale de cette tradition, soutient que

si la sensation n'est pas ce par quoi nous connaissons notre corps, encore moins ce corps lui-même, il s'avère au contraire que la sensation est connue par le corps, non pas précisément représenté, mais donné au mouvement dans le développement du processus subjectif de son effort dans le sentiment (Michel Henry 2007, p. 120).

Mais on peut aussi supposer que le corps, dans cette possibilité de sentir, devient une présence avant la sensation puisqu'il est en position - à la limite de la sensation - de ressentir en l'absence de toute prédisposition ou détermination extérieure et, par conséquent, donc de toute propriété sensible qui intériorise l'être au monde. Habiter le monde rappelle ce que présente la réalité humaine, et une telle manière d'habiter deviendrait le caractère ontologique qui sert à définir à la fois le monde et le corps qui l'habite.

Dès lors, que veut dire la question sur le corps phénoménologique : si le monde est fait d'une diversité de choses -dans l'étendue du concept- qui affectent notre expérience, notre relation avec elles ne serait pas une relation distante, puisque chacune des choses parlent à notre corps et à notre vie. Le corps d'un point de vue phénoménologique, peut-il retrouver le monde tel qu'il le perçoit dans l'expérience vécue, les choses peuvent-elles vivre en nous comme tant d'autres expériences ? Avec cette expérience, le corps se sent-il ressenti ? Ce sentiment d'être au monde permet-il de reconnaître un corps qui incarne un monde pour se constituer comme être pour le monde ? Et enfin, qu'est-ce que l'expérience du corps, comment se sent-elle et comment est-elle vécue ?

**Être un corps comme communauté de corps**

Le corps est à la fois un corps pour sa propre individualité et pour s'exposer dans la communauté. Ce n'est pas le privilège de soi, le sentiment de sentir ressenti dans le monde, bien au contraire : le corps est une sorte d'espace expressif qui s'entrelace avec d'autres corps humains, avec le vivant et avec d'autres choses, qui correspond en définitive au monde lui-même. C'est le même corps qui permet aux choses de coexister et de former un tout unitaire dans l'apparence du monde et de la réalité. Eh bien, en faisant partie de l'identité corporelle commune et en se constituant comme corps au contact des autres, c'est que l'être-au-monde s'accomplit. Le corps dans son rapport aux autres corps, aux choses, dans l'existence quotidienne, est déjà en rapport avec le monde sous une unité ou un entrelacement tissé dans son incarnation. De cette perspective, le corps est immédiatement ouvert au corps des autres, ou si l'on veut, le moi s'installe dans le corps de l'autre, tout comme l'autre est dans le mien à partir de nos sens, de notre mouvement vers eux et de notre expression concrète pour eux dans le monde. Dans ce contexte, si nous voulons expliquer cette unité ou entrelacement de nos sens, de nos mouvements et de notre langage avec d'autres corps, nous devons aller plus loin, à partir du moment où notre corps en tant qu'espace expressif projette vers l'extérieur les significations de ce qui s'intériorise - comme relations sensibles avec les choses - comme moyen de s'extérioriser dans un lieu où les choses prennent leur existence et le corps existe dans le monde à leurs côtés. Le moi s'installe dans le corps de l'autre, tout comme l'autre est dans le mien à partir de nos sens, de notre mouvement vers eux et de notre expression concrète pour eux dans le monde.

Dans ce contexte, si nous voulons expliquer cette unité ou entrelacement de nos sens, de nos mouvements et de notre langage avec d'autres corps, nous devons aller plus loin, à partir du moment où notre corps en tant qu'espace expressif projette vers l'extérieur les significations de ce qui s'intériorise - comme relations sensibles avec les choses - comme moyen de s'extérioriser dans un lieu où les choses prennent leur existence et le corps existe dans le monde à leurs côtés. le moi s'installe dans le corps de l'autre, tout comme l'autre est dans le mien à partir de nos sens, de notre mouvement vers eux et de notre expression concrète pour eux dans le monde. Dans ce contexte, si nous voulons expliquer cette unité ou entrelacement de nos sens, de nos mouvements et de notre langage avec d'autres corps, nous devons aller plus loin, à partir du moment où notre corps en tant qu'espace expressif projette vers l'extérieur les significations de ce qui s'intériorise - comme relations sensibles avec les choses - comme moyen de s'extérioriser dans un lieu où les choses prennent leur existence et le corps existe dans le monde à leurs côtés.

C'est l'individualité de l'être ou plutôt la capacité de se sentir soumis à soi et aux autres, qui nous permet de nous sentir dans ce monde et de ressentir d'autres corps. Nous parvenons à nous sentir comme des corps individués, si nous sommes capables de reconnaître votre corps et le mien, nos corps dans une relation corporelle constante. La détermination singulière est essentielle au corps. Un corps ne peut pas être défini comme sensible et comme relation s'il n'est pas défini en même temps, pour cette raison indéfinissable qu'est le fait d'être un corps singulier à chaque fois - ce corps et pas un autre. « Ce n'est qu'à condition d'avoir ce corps et aucun autre comme le corps, celui-ci peut se sentir corps et ressentir les autres » (Nancy 2000, p. 101). Nous sommes autant du monde que nous le sommes pour chacun. Nous nous sentons parce que le contact extérieur avec d'autres corps est ressenti de l'extérieur. Le corps est lié aux autres corps de l'extérieur, de l'extérieur, de l'ouverture et de l'exposition de ma peau, de mes yeux, de mes oreilles :

Voir un objet dans la mesure où les objets forment un système ou un monde et que chacun d'eux a les autres, qui l'entourent, comme spectateurs de ses aspects cachés et garants de sa pérennité. Chaque vision d'un objet par moi est instantanément réitérée parmi tous les objets du monde qui sont capturés comme coexistant car chacun est tout ce que les autres en « voient » (Nancy 2000, p. 88).

Avec ces idées apparaît une dimension qui permet de penser le corps comme une expérience qui traverse ce qui a été vécu et ce qui devient. Avec ce qui précède, une autre entrée est possible dans la question phénoménologique de ce que deviendrait un corps dans son évolution historique. Cela soulève le dualisme historique-culturel et philosophique classique qui a laissé une marque ontologique entre corps-âme ou corps-raison.

**L'expression primordiale : être-corps-dans-le-monde**

Les différents paradigmes et leurs matrices théorico-conceptuelles ont développé un cadre d'analyse qui a conduit à représenter la conception du corps de différentes manières. Mais le sentiment d'être au monde interroge aussi sur la manière de l'habiter, de l'incarner, de le comprendre et de reconnaître ce que le monde nous rend dans la perception sensible des choses. Pour cette raison, mon corps me permet de comprendre l'autre et l'autre. Un signe, un signe, un geste : le sens du corps dans son geste se confond avec la structure du monde que le geste lui-même construit et dessine. La compréhension des gestes n'est pas, selon Merleau-Ponty, un exercice de la conscience liée à l'intellection, c'est plutôt une compréhension du geste en vertu de la compréhension du comportement que l'expression du geste exige comme texte corporel. Pour cette raison,

Pour Heidegger, le mot geste caractérise le mouvement en tant qu'identification du mouvement propre du corps. Cette référence à l'être définirait une manière d'être au monde - en tant que corps (le mien) - et une manière d'incarner (être, habiter, participer) proprement humain. Autrement dit, le corps n'est corps qu'en tant qu'il s'incarne comme présence et présent. À la limite du *corpore*, pour Heidegger, le corps n'est corps qu'en tant qu'il corporatif, c'est-à-dire en tant que geste visible aux autres et au monde. Si, en somme, le geste nomme le mouvement du corps, pour l'être humain (horizon de l'être auquel j'appartiens), le geste tendrait à tisser un ensemble de comportements subjectifs et particuliers et une manière de reconnaître et d'intérioriser le monde. Je cite Heidegger pour compléter ce point. (Cf. Heidegger 2010, p. 139).

Nous retournons à être à travers le corps. Nous pouvons mettre en scène ou déterminer la place du monde par l'expression que notre propre corps révèle les aspects du monde. L'être est l'esprit du monde qui devient corps, qui l'incarne et le transforme. Corps et monde se présentent sous une complicité simultanée. Comme nous l'avons souligné, l'être se manifeste en incarnant le corps du vivant et le corps s'ouvre au monde pour qu'il acquière sa signification. L'esprit du monde deviendrait comme une sorte de trace, d'empreinte et de signal que le monde lui-même scelle dans le corps du sujet comme étant incarné pour la compréhension et la conscience d'être dans le monde. D'ailleurs, on peut aussi penser cette complicité comme une ouverture de l'homme au monde et ce dernier comme une forme d'expression et de révélation de notre existence à travers notre propre corps. Le monde, dans la spatialité du corps, manifeste son être corps, c'est-à-dire la manière dont il est réalisé et constitué comme corps. C'est pourquoi, comme le souligne Merleau-Ponty : « Je trouve cet esprit tout à fait pur et, pour ainsi dire, je ne le touche qu'en moi. Les autres hommes ne sont jamais pour mon pur esprit : je ne les connais qu'à travers leurs regards, leurs gestes, leurs paroles, bref, à travers leur corps » (Merleau-Ponty 1987, p. 48).

Si le corps permet l'ouverture au monde, comment le monde s'ouvre-t-il à nous ? Le corps perçoit le monde par sa propre expression. Merleau-Ponty a appelé cette qualité *« l'expression primordiale »* qui expose un corps voyant et visible. Celui qui regarde toutes choses peut aussi se regarder et se reconnaître au-delà de son pouvoir de voyant : Celui qui se voit en voyant, se touche en touchant, est visible et sensible à lui-même (...) est un soi par confusion, narcissisme, l'inhérence de celui qui voit ce qu'il voit, celui qui touche ce qu'il touche, celui qui sent ce qui est ressenti » (Merleau-Ponty 1977, p. 16).

Nous sommes l'esprit du monde, à partir du moment où nous savons bouger et nous savons regarder. Tout homme et tout être qui touche le monde est touché par l'expérience de savoir bouger et regarder :

Je veux y descendre, et j'y suis déjà, sans être entré dans le secret inhumain de la machinerie corporelle, sans s'être ajusté aux données du problème, ni, par exemple, à la place de l'objectif défini par sa référence à un système de coordonnées. Je regarde la cible, je suis attirée par elle, et l'appareil corporel fait le nécessaire pour qu'elle m'y trouve (Merleau-Ponty 1953, p. 75).

Le corps phénoménologique regarde et perçoit le monde dans l'incarnation des choses qui se présentent comme le monde. C'est une relation primordiale et singulière, par laquelle est vécue la maxime husserlienne : Allez aux choses elles-mêmes ! L'expérience s'y déroule et s'y présente, puisque notre regard nous permet d'accéder aux « choses » comme les habitants et les traversant dans un acte d'infinité insoupçonnée, de par leur signification permanente et leur référentialité au retour de l'être, qui, soit dit en passant, devient corps avec les sens. Paraphrasant Merleau-Ponty, le visible est toujours derrière, après ou entre les aspects que l'on voit, la seule façon d'y accéder est par une expérience qui, à son tour, est totalement hors d'elle-même. Les sens d'être se matérialisent dans le sens de faire un corps et de réaliser le monde. Ainsi, le corps porte de nouvelles significations au-delà de lui-même, qui parviennent à réorganiser la structure de nouvelles pensées et expériences. Cette idée nous renvoie au corps vécu, au corps expérimenté, qui parvient à se constituer dans le monde à travers les sens et dans notre mouvement dans l'espace environnant. Cela nous élève, la co-participation des sens dans l'expérience de re-connaître le monde. Bien que la vision et la clairvoyance soient cette expérience phénoménologique suprême dans la re-présentation des choses, le philosophe soutient que toute traduction et appropriation des choses par la vue ou le toucher -avec les sens-, est faite d'un événement autrefois relationnel en se constituant comme le corps lui-même. En d'autres termes, chaque sens a un espace ou un lieu indépendant l'un de l'autre. Leur unité apparaît comme un rouage entier, étant précisément l'unité des sens, la manifestation dans leur diversité. Ils sont appelés pour une similitude qui a permis la co-appartenance entre eux. Dès lors, le corps regarde et touche, sent et est sensibilisé sous un système synergique d'appropriation et de reconnaissance du monde, capable de pénétrer et redessiner les choses comme une forme d'événement pour la rencontre du sens de soi et pour sa compréhension.

Dans la conscience, l'apparition du monde n'est pas l'être, mais le phénomène. Merleau-Ponty nous dit à ce propos : « on n'enlève la synthèse au corps objectif que pour la donner au corps phénoménal, c'est-à-dire au corps en tant qu'il projette autour de lui un certain milieu, en tant que ses parties dynamiquement se connaissent et que ses récepteurs sont disposés de manière à permettre la perception de l'objet avec leur synergie » (Merleau-Ponty 1996, p, 247). Pour cette raison, le corps ne peut appartenir exclusivement au monde de la conscience puisque la co-participation des sens a intériorisé la connaissance précise que le corps a de lui-même. C'est le corps qui ressent lorsqu'il déborde dans la multi-sensorialité. Cette unité, diversifiée et différenciée dans chaque expérience avec le monde, se manifeste en ce que

chaque vision monoculaire, chaque palpitation d'une seule main, tout en ayant son contenu visible ou tactile, est liée à chacune des autres visions, à chacune des autres palpitations, de telle sorte qu'il forme avec elles l'expérience d'un monde unique grâce à une possibilité de conversion et de passage de sa langue à la leur, de référence et de réciprocité, en vertu de laquelle le petit monde particulier de chacun est, non juxtaposé à celui de tous les autres, mais entouré par lui, (Merleau-Ponty 1964, p. 176).

De plus, l'expérience de la chose ou de la réalité, comme le souligne l'auteur, une réalité-pour-la-vue ou une-pour-le-toucher, correspondent à des réalités qui ont permis de coexister avec le phénomène, devenir partie et charge de l'expérience sensible, c'est-à-dire que la chose ne peut jamais être séparée de quelqu'un qui la perçoit. C'est cette étrange façon de co-appartenance qui rend possible l'accomplissement d'être dans l'unité de notre corps, avec les choses et le monde, et c'est à partir de ces co-appartenances que notre vision, notre toucher et tous nos organes du sens, ils nous apparaissent, ils nous sont révélés, ils ne nous sont pas cachés. D'autre part, l'apparence des choses pour l'expérience sensible, interroge la condition d'une sorte d'enracinement originel avec le monde et en lui. Dans cette condition d'appariement, comprend le corps comme une entité sensible, ce qui implique qu'en même temps il fait partie du monde pour sa révélation et le monde, c'est ce qui donne au corps le sens de l'existence. Car dès que j'ai appris que je suis observé ou que je vois mon reflet dans une fenêtre, mon corps prend un « halo de visibilité » et mon monde intérieur s'éloigne. La réversibilité de la vision est traitée comme universelle par Merleau-Ponty : mon corps a évolué comme « un organe à voir, mais les représentations qu'il utilise soulèvent des questions inexplorées » (mon corps acquiert un « halo de visibilité » et mon monde intérieur recule. La réversibilité de la vision est traitée comme universelle par Merleau-Ponty : mon corps a évolué comme « un organe à voir, mais les représentations qu'il utilise soulèvent des questions inexplorées » (mon corps acquiert un « halo de visibilité » et mon monde intérieur recule. La réversibilité de la vision est traitée comme universelle par Merleau-Ponty : mon corps a évolué comme « un organe à voir, mais les représentations qu'il utilise soulèvent des questions inexplorées ».

Dès lors, y aurait-il une frontière entre le corps et le monde ? Apparemment non, puisque dans toute sensation sensible les deux sont entrelacés, incarnés, se confondent de telle manière qu'il ne pourrait plus être soutenu que le corps est dans le monde et la vision ou d'autres sens dans le corps. Tous deux constituent un tissu unique et primordial que Merleau-Ponty nomme du mot « viande ». Le corps sensible et le corps ressenti sont l'un dans l'autre :

notre sensibilité n'est pas une mosaïque de qualités et d'impressions que chacun possède exclusivement, sans contact avec les autres, mais est unitairement une affectivité originelle, une attraction et une répulsion originelles, une unité de nos impressions sous forme de peur, de beauté, de sublimité, de banalité, de trivialité, d'insignifiance, qui pourront nous dire quelque chose d'original » (Patocka 2002, p. 174).

Ce rapport signifiant aux choses exclut ce qui est déterminé ou préconçu, puisque le corps se sent parmi les choses et en fait partie. Le corps de voyant qui est dans et avec les choses devient également visible. Le corps sent que le sensible s'incarne en lui et qu'à son tour le sensible est une extension de son être à son regard. Avec cette idée, le monde nous apparaît et le sensible apparaît. En plus de ce qui est soutenu, vivre corporellement dans ce monde, et s'y engager dans une expérience corporelle-perceptive-praxique. Cette expérience perceptive assure que le sujet comprend le sens de la situation et cela ne vient pas d'une sorte de conscience idéale qu'il possède au préalable. La compréhension naît de la propre performance corporelle-perceptive de ce moment, au milieu de la situation-qui-se-perçoit-de-soi : être est synonyme d'être situé. Et dans ce comportement situationnel, le sens est alors vécu.

Le sentiment du corps est mis en évidence comme ce sentiment entre et avec les choses (le monde incarné dans les choses) à travers le soi en tant que chose sensible. Pour cette raison, nous pouvons révéler le monde, le comprendre et trouver diverses significations qui nous permettent d'y entrer et d'ouvrir sa possibilité d'interprétation et de découverte. Le philosophe français dit :

Moi, qui je vois, j'ai aussi ma profondeur, puisque je suis attaché au visible que je vois et que je connais très bien qui m'entoure de dos. L'épaisseur du corps, loin de rivaliser avec le monde, est au contraire le seul moyen dont je dispose pour aller au cœur des choses, me faire monde et les faire chair » (Merleau-Ponty 1964, p. 169).

L'auteur se réfère au concept de viande non pas comme matière, mais comme l'expérience sensible de « rouler » le visible dans le corps voyant, le tangible dans le corps qui touche dans l'évidence quand le corps est vu, se touche en voyant et en touchant les choses. Peut-être que le plus grand abîme est de sentir que notre système sensoriel ne limite pas et n'épuise pas notre perception des choses. De plus, Merleau-Ponty soutient que

celui qui voit et qui touche n'est pas exactement moi-même, car le monde visible et le monde tangible ne sont pas le monde dans sa totalité. Quand je vois un objet, j'éprouve toujours qu'il y a encore de l'être au-delà de ce que je vois actuellement, non seulement pour être visible, mais même pour être tangible ou perceptible à l'oreille - et non seulement pour être sensible, mais aussi une profondeur de l’objet qu'aucune capture n'épuisera (Merleau-Ponty 1996, p. 231).

Peut-être que le plus grand abîme est de sentir que notre système sensoriel ne limite pas et n'épuise pas notre perception des choses. De plus, Merleau-Ponty soutient que

celui qui voit et qui touche n'est pas exactement moi-même, car le monde visible et le monde tangible ne sont pas le monde dans sa totalité. Quand je vois un objet, j'éprouve toujours qu'il y a encore de l'être au-delà de ce que je vois actuellement, non seulement pour être visible, mais même pour être tangible ou perceptible à l'oreille - et non seulement pour être sensible, mais aussi une profondeur de l’objet qu'aucune capture n'épuisera (Merleau-Ponty 1987, p. 231).

Le corps devient présent - il est ici - lorsque, entre le voyant et le visible, entre la personne qui touche et ce qui est touché, se présente le sens de ce corps qu'il ressent dans l'apparence des choses, c'est-à-dire la simultanéité de sa présence : montrer comment elles apparaissent, les choses deviennent choses et le monde devient monde. Par conséquent, pour Merleau-Ponty, « nous avons l'expérience, non d'une vérité éternelle et d'une participation à l'Un, mais d'actes concrets de renouveau par lesquels, au gré du temps, nous établissons des relations avec nous-mêmes et avec l'autre, en un mot, d'une participation au monde, « l'être-de-vérité » n'est pas différent de l'être-du-monde » (Merleau-Ponty 1987, p. 404). Car le monde nous communique l'identité de soi, nous y engage et nous unifie dans des situations communes, où nous faisons partie d'une communauté qui partage un moment et une intention en commun. Pour Le Breton, le corps dans la communauté mondiale, « dans la joie du Carnaval, par exemple, les corps s'entremêlent sans distinction, ils participent d'un état commun : celui de la communauté portée à son incandescence » (Le Breton 2008, p. 30). Un état commun qui unifie les corps les met dans un sens de correspondance, leur permettant d'établir un contact direct et une unité entre plusieurs corps.

**Conclusion**

De la question de savoir ce que signifie être un corps, s'installe une question phénoménologique intéressante se référant à l'expérience de ce que le mot corps nomme et qui est au-delà des significations disciplinaires. La notion de corps nous rappellerait ce qui déborde la limite du phénoménal, pour devenir une expérience du toucher, la limite du corps dans d'autres corps communs. Par ailleurs, la question précitée trouve son origine dans les idées de Merleau-Ponty, qui mettait en dialogue une hypothèse qui pourrait interroger à l'avenir : si le langage s'exprimait à la fois par ce qui est dans les mots et par les mots, s'il apparaissait du langage ordinaire, le texte du geste,

Penser le corps et toutes ses possibilités de réflexion à notre époque, permettent de conclure que le corps tendrait à être un lieu où l'intériorité sensible du sujet - comme la conscience de sa proximité avec les choses et le monde - fait un option vitale latente et une véritable reconnaissance phénoménale : être au monde, c'est (se) découvrir que le corps regarde et perçoit le monde dans l'incarnation des choses qui se présentent comme des phénomènes du monde - il les fait chair dans son incarnation . Notre expérience corporelle nous est présentée là -dans le monde-, puisque nos sens nous permettent d'accéder aux choses comme les habitants et les reconnaissant. Avec cette inspection, le corps prend conscience de son environnement et l'appréhende par lui-même. Pour cette raison, la sensation ressentie devant les choses intériorisées tend à être intentionnelle puisque le corps trouve dans le sensible la mise en mouvement d'une sorte de réflexion, une saisie de soi pour soi. Ce qui est capté fait du corps le lien entre le moi et les choses qu'il perçoit pour comprendre l'expérience quotidienne de l'être-au-monde.

**Bibliographie**

Heidegger, M., (2010). *Séminaires de Zurich*, Paris, Gallimard.

Henry, M., (2011). *Philosophie et phénoménologie du corps*, Paris, Puf.

Merleau-Ponty, M., (1964). *Le visible et l'invisible*, Paris, Gallimard.

Merleau-Ponty, M., (1964). *L'œil et l'esprit*, Paris, Gallimard.

Merleau-Ponty, M., (1987). *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard.

Merleau-Ponty, M., (1987). *Le monde de la perception*, Paris, Gallimard.

Merleau-Ponty, M., (1953). *Eloge de la philosophie*, Paris Gallimard.

Nancy, J., (2000). *Corpus*, Paris, Métailié.

Patocka, J., (2002). *Introduction a la phénoménologie de Husserl,* Paris, Gallimard.

Le Breton, D., (2008), *Anthropologie du corps et modernité*, Paris, Puf.

1. Docteur en Philosophie, Institut de Recherches et d’Etudes Philosophique (iRePH) [↑](#footnote-ref-1)